

Le grand rabbin Robert Dreyfus

Notes pour une biographie

Jacques Déom

Avec l'église Sainte-Foy (XII^e siècle), relais sur la Route romane d'Alsace, et la bibliothèque publique, fondée en 1452 (la plus ancienne d'Alsace et l'une des plus riches d'Europe en manuscrits et incunables anciens), son marché du mardi remontant à 1435 et ses maisons aux murs blancs, poutres brunes et pignons sortants, Sélestat (Bas-Rhin, France) présente un charme médiéval et baigne dans une atmosphère catholique marquée. C'est là que voit le jour, le 4 juin 1913, Robert Mayer Hugues Dreyfus, fils de Fernand Dreyfus (né dans la même ville le 5 avril 1867) et de Delphine Lévy (Haguenau 25 mars 1874 - 29 octobre 1934)¹. Cette famille de commerçants appartient à une communauté juive de vieille implantation, que le futur rabbin décrira par la suite comme « composée de gens très croyants, mais peu instruits dans la Thora : ils confondaient religion, solidarité sociale et soutien aux organisations sionistes, vie communautaire, comme constituant autant de formes diverses d'un judaïsme naturel »².

De 1919 à 1930, le jeune homme poursuit ses études primaires et secondaires au collège de sa ville natale. S'y côtoient sans difficultés élèves catholiques, protestants et juifs. Ces derniers « n'écrivaient pas en classe le Sabbath et ne fréquentaient pas les cours les jours de fêtes juives »³.

Bachelier-ès-lettres en juillet 1930, Robert Dreyfus entreprend à l'Université de Strasbourg, des études de dentisterie et décroche le PCN (certificat préparatoire aux études de médecine). Mais ce ne

¹ Archives de la Communauté israélite de Bruxelles, papiers Robert Dreyfus, *Curriculum vitae*, 3 juin 1948.

² *À bâtons rompus avec le grand rabbin de Belgique M. Robert Dreyfus*, dans *La Centrale* n° 69 (1963), p. 214.

³ *Ibid.*

sont pas les études scientifiques qui le retiendront en fin de compte. C'est que cette année de faculté n'a pu conjurer une inquiétude religieuse profonde, qui le détermine à se construire un bagage solide de connaissances juives traditionnelles. Dès 1931, il suit des cours particuliers d'hébreu, de Bible et de Talmud avec trois maîtres alsaciens. Il soulignera tout spécialement par la suite sa dette à l'égard du grand rabbin Joseph Bloch de Haguenau.

Cette expérience s'avère décisive : en octobre 1932, il opte pour la carrière rabbinique. Il entre à l'École rabbinique de France (Paris), aussi connue aujourd'hui sous l'appellation de Séminaire israélite de France (SIF), placée la même année sous la direction du grand rabbin Maurice Liber. Bible, Talmud, philosophie juive, littératures latine et française entre autres figurent au programme des études. En 1934-1935, avec l'accord du Consistoire central israélite de France, il approfondit ses connaissances talmudiques aux yeshivot de Montreux, en Suisse⁴, et de Strasbourg. Cette année en détachement, qui le marque profondément, sera validée par l'École rabbinique comme partie intégrante de son cursus.

Dès ces années de séminaire s'affirme par ailleurs une préoccupation qui restera constante au cours de sa carrière : celle de transmettre à la jeunesse une approche concrète d'une spiritualité juive vivante. C'est ainsi qu'avec son ami Joseph Bauer, il fonde et anime, dans le cadre des Éclaireurs israélites de France, la troupe de scouts Rachi⁵.

Robert Dreyfus obtient son diplôme en octobre 1937. Parmi ses sept camarades de promotion, Marc Kahlenberg, qui lui succédera comme rabbin de la Communauté israélite de Bruxelles en 1956.

Au sortir de l'école, il remplit, jusqu'en octobre 1938, ses obligations militaires comme soldat de 2^{ème} classe au 25^{ème} Régiment d'Infanterie à Nancy. Aussitôt quitté l'uniforme, il entre en charge

⁴ Fondée en 1927 par le rabbin lituanien Eliyahu Botschko, la yeshiva Etz Chaim, la première créée en Suisse, propageait les valeurs du mouvement du « Mousar », attaché à équilibrer dans la pratique juive éthique et ritualisme. Elle regroupait des étudiants de France, d'Italie, d'Allemagne, des Pays-Bas et de Suisse. Y enseignaient entre les deux guerres, entre autres, le Rav Moshe Soloveitchik et le Rav Aharon Yehuda Leib Steinman. Depuis 1985, la yeshiva s'est établie à Jérusalem, sous le nom de « Hekhal Eliyahu ».

⁵ Albert Kirsch, entretien téléphonique avec R. Lipszyc, juillet 2002.

comme rabbin de la Communauté israélite de Haguenau (Bas-Rhin), poste auquel il succède à Meyer Jaïs (futur grand rabbin de Paris). Peu après, le 11 décembre 1938, il épouse Gaby May, de Westhoffen (Bas-Rhin).

En captivité

Mais sur ce début de carrière, tout comme sur ce jeune bonheur familial, s'appesantit l'ombre de la crise internationale imminente. Robert Dreyfus est mobilisé le 23 août 1939 au 6^{ème} Régiment d'Infanterie de Nancy. En janvier 1940, il est muté au Groupe sanitaire de Ravitaillement du 21^{ème} Corps d'Armée, puis à celui du 12^{ème} Corps d'Armée avec fonction d'aumônier israélite du Corps d'Armée.

Il est fait prisonnier par les Allemands à La Bourjance (Vosges) le 23 juin 1940 et déporté comme prisonnier de guerre en Allemagne, où il passera toute la durée du conflit. Il travaillera notamment dans une carrière de pierres à Prezien, près de Magdebourg, et dans une usine à papier à Dessau. C'est dans cette ville qu'il sera libéré par les Américains le 17 mai 1945.

Les quelques souvenirs de ce temps qu'il a publiquement évoqués se plaisent à relever les traits d'humanité même dans les rangs de l'opresseur⁶. Ainsi l'autorisation reçue d'un officier allemand « qui dirigeait les 450 prisonniers juifs », peu avant Rosh ha-Shana 1940, de sauver des rouleaux de la Thora et autres objets du culte de la synagogue de Strasbourg en feu et d'organiser le déroulement sans encombres de la fête. Ou encore ce coq reçu à Dessau d'un non-Juif rhénan pour lui permettre de pratiquer le rite expiatoire de *kapara* la veille de Yom Kippour. Il se souvient d'un SA de Prezien, mais sous l'uniforme nazi se cache un ancien communiste. Tout aussi peu de conviction transparait dans le comportement de ce marchand de légumes qui le recrute au commando « comme au marché des esclaves » pour débarder des caisses, et finit par lui confier son fils pour qu'il lui enseigne le français et l'histoire...

⁶ Voir notamment *Épisodes à résonance privée durant ma captivité*, interview de Liliane et Pierre Caïn, 1994, dans *Bulletin de la Communauté juive de Metz*, Tichri 5763.

Le sort que subit en ces années d'horreur le peuple juif lui reste largement imperceptible. Ce qu'il en sait tient plus du pressentiment que de l'évidence. « Personnellement, je fus confronté avec la réalité [du sort des Juifs] alors que je travaillais sur une voie ferrée : une rame de wagons vint m'interrompre dans ma tâche. Je remarquai dans l'un d'eux des ossements humains qui dépassaient la bâche. Mon contremaître, à qui j'avais demandé ce qu'étaient ces ossements, me répondit : « Das sind Judenknochen ! ». Je crus en une sinistre plaisanterie, mais à quelques semaines de là, je rencontrai aux abattoirs municipaux de Dessau un groupe de déportés politiques, parmi lesquels je reconnus quelques Juifs qui me confirmèrent toutes les horreurs que nous connaissons à présent »⁷. Et encore cet aveu : « [Un juif de Galicie] me raconte une histoire qui en 1943 me faisait dresser les cheveux sur la tête, et je n'en croyais pas le moindre mot : il avait une fille qui a été fusillée au pistolet par un officier SS et un enfant de 2 ans qu'ils ont lancé vivant contre un mur. Alors moi j'ai dit : il me dégoûte ce type, il veut avoir de moi quelques cigarettes ou quelques biscuits de guerre et pour ça il me raconte des histoires à faire frémir ! Quel esprit normalement constitué pouvait imaginer en 1943 qu'il se passe des choses de cet ordre dans les camps. La suite des événements m'a fait comprendre que j'avais été injuste envers ce juif de Galicie »⁸.

Entre deux âges

Mais, bien mieux que ces bribes, un document permet de saisir au vif les véritables préoccupations du jeune rabbin prisonnier et éclaire tant ses perspectives religieuses et philosophiques que l'état de son information sur la période qu'il vit et son attitude envers le judaïsme alsacien au sein duquel il est né. Titré *Entre deux âges*, ce texte rédigé au crayon sur des cahiers d'écolier est daté de Dessau, décembre 1944⁹. Robert Dreyfus entend y consigner « [ses] idées directrices en un testament spirituel » destiné à sa jeune femme, au

⁷ *À bâtons rompus...*, dans *La Centrale* n° 69 (1963), p. 215.

⁸ *Bulletin de la Communauté juive de Metz*, Tichri 5763.

⁹ Archives du Consistoire central israélite de Belgique (CCIB), papiers Robert Dreyfus.

cas où il ne la reverrait pas. « Pour le rendre moins aride, j'ai essayé de le romancer ».

L'affabulation est en l'occurrence transparente et le Pierre Meyer qui se raconte dans le récit doit le plus clair de son expérience à Robert Dreyfus¹⁰. C'est sous la forme d'une sorte de *Bildungsroman* que le lecteur découvre les affres de la quête de soi d'un jeune Juif alsacien. La tension interne du texte est assurée par celle qui oppose dans la vie du héros la profonde insatisfaction vécue au sein d'un judaïsme alsacien spontané, mais sans pensée ni ferveur, et la recherche d'un judaïsme vivant, ancré dans la tradition, mais ouvert aux attentes du présent. « Avez-vous essayé de devenir juif ? », demande Pierre Meyer à ses coreligionnaires, lors d'un Seder de fortune au Stalag. Dans des termes souvent acerbes, l'auteur s'en prend aux routines religieuses de sa communauté natale. Elles naissent à l'évidence du déchirement moderne. En dépit des violences récurrentes qu'elle subissait au moyen âge, la communauté juive avait pu maintenir sa tradition et son âme. C'est dans des termes véritablement romantiques que l'auteur évoque la ferveur de cette époque où la vie religieuse gardait son caractère organique, sa fidélité aux origines et sa vitalité. Et si la France a mérité la gratitude impérissable des Juifs par l'émancipation qu'elle leur a accordée, force est de constater que la modernité a clivé l'âme juive. « La décadence morale et intellectuelle des juifs d'Alsace a été proportionnelle à leur élévation sociale ». Honte de ses traditions, ritualisme vide, orthopraxie sans inspiration, malaise intérieur mal compensé par une réussite matérielle souvent tapageuse, le (jeune) Juif moderne est en quête de ce qui le sauvera de son inconsistance. Seul le scoutisme juif, malgré l'ignorance de ses chefs en matière de tradition, permet de maintenir la flamme. Robert Dreyfus n'a rien d'un idéologue, mais c'est un chercheur de vérité. Il approche les doctrines moins par suite de leur éclat intrinsèque qu'en fonction de la garantie de sérieux qu'offrent les hommes qui les vivent. Ce

¹⁰ Ce n'est pas ici le lieu de relever, dans la mesure où la chose est possible, les écarts entre le « roman » et la biographie de son auteur. Certains sont significatifs. Ainsi, le rôle central du passage à Montreux dans le roman met en évidence l'absence de toute évocation détaillée de l'École rabbinique de Paris. Quasi prétérition qui vaut critique...

« personnalisme » explique la galerie de portraits qui figure dans le « roman » et qui nous offre de rencontrer le sioniste athée et le communiste, le protestant antisémite et le rabbin honteux, le jeune philosophe berlinois tenté par l'homosexualité et le Rebbe à la stature morale impressionnante, la jeune amoureuse romantique et, finalement, le héros advenu à lui même.

De l'enfance familiale à l'obtention du diplôme universitaire et à la perspective de mariage, celui-ci doit, au-delà de la haine de soi et du sentiment de vide, s'arracher aux écueils de l'athéisme, de la drogue, du rationalisme critique niveleur, de l'indifférence, pour redécouvrir lentement une vérité enfouie sous la poussière et l'ignorance. Il y faudra l'apprentissage décisif de la yechiva d'inspiration lituanienne de Montreux, Etz Haim. Au terme de son itinéraire initiatique, le jeune protagoniste reconnaît sa véritable voie dans une idéologie qui est celle de l'Agoudat Israël.

« Nous autres juifs, du moment que nous croyons en D., même si nous admettons une évolution humaine dans notre législation, il faut pour des raisons nationales et culturelles que nous nous soumettions aux prescriptions de cette Loi, jusqu'au jour où une nouvelle autorité législative sera installée à Jérusalem, un nouveau Sanhédrin, qui pourra statuer sur les évolutions et faire des lois nouvelles, incorporées dans le Code théocratique juif », déclare Pierre Meyer¹¹, qui soutient par ailleurs que Moïse « définit une orthopraxie, une soumission au rite, qui n'est pas nécessairement basée sur la foi en Dieu et en l'authenticité de sa Loi. Voilà ainsi le secret nouveau du nationalisme juif, que je ne puis concevoir que s'il soumet ses adhérents au génie de la Nation, à sa Loi et à l'application de celle-ci »¹².

L'idéal ainsi dégagé implique, en même temps que la réappropriation de la tradition spirituelle d'Israël, la réhabilitation de l'agriculture et du travail manuel en réaction à la malédiction qui voue les Juifs au commerce et à ses expédients. La lumineuse page d'utopie qui, à la fin du texte, décrit un kibboutz religieux

¹¹ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Entre deux âges*, manuscrit, p. 206.

¹² Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Entre deux âges*, manuscrit, p. 204.

dans la Terre des ancêtres et, en son sein, la joie simple et resplendissante d'un bonheur familial - sanctuaire des valeurs juives -, résume l'acquis de cette quête.

Entre deux âges mérite en somme bien son titre. Car si le passé, avec ses ombres et ses lumières, y est aussi vivement évoqué que l'avenir y est nimbé de sérénité rayonnante, le présent n'y apparaît réel que sous la forme d'une recherche personnelle des individus, toujours humains, même dans leurs errements. Le lecteur s'étonne de n'y trouver que des échos extrêmement ténus d'une actualité brûlante. Les rages idéologiques qui déchirent l'humanité, l'enthousiasment ou la désespèrent au moment où le texte est rédigé n'y ont pas leur place. Même l'antisémitisme, lorsqu'il est évoqué, est celui du moyen âge, ou celui d'individus jamais méprisables dont le héros fait la connaissance, plutôt que la haine du juif érigé en système qui ravage l'Europe. Même appuyé à une certaine conception du nationalisme juif, *Entre deux âges* est un texte profondément apolitique, qui ne saisit le sens possible de la vie commune qu'à partir d'individus responsables de leur destin, dans la trame de relations interpersonnelles. A aucun moment il ne soupçonne l'ampleur de la tragédie en cours, ni son caractère de mécanisme global. Même la vie quotidienne des prisonniers de guerre ne retient pas l'attention de l'auteur. Et pas davantage, prospectivement, les conditions concrètes d'émergence de l'État juif que l'auteur entrevoit pourtant avec tant de bonheur ou les graves difficultés politiques que ne manquerait pas de soulever la mise en pratique des théories évoquées par Pierre Meyer. Il ne s'arrête pas aux mouvements d'appareils, de quelque camp qu'ils relèvent. Les sionistes sont présents dans le texte, mais point le mouvement sioniste. Et la même chose vaut pour les communistes ou les institutions religieuses. Les grandes querelles doctrinales qui divisent le judaïsme religieux allemand par exemple ne trouvent aucune place dans son vécu. Si référence est faite à un philosophe, c'est à Maïmonide¹³. A lire ce texte, plus confession qu'analyse, on

¹³ Une étude sur le plus grand penseur juif du Moyen Âge (1138-1204) figure dans les archives de Robert Dreyfus, au Consistoire central israélite de Belgique, sous le titre *Quelques notes sur*

saisit Robert Dreyfus dans toute son humanité. On y entrevoit avec clarté l'enracinement existentiel et religieux d'un idéaliste plus préoccupé des hommes que des systèmes, confiant dans la jeunesse, anxieux de permettre l'accès aux sources vives du savoir juif. Même après qu'il aura pris conscience de la tragédie qui a frappé son peuple, ce pouvoir de conviction joint à un profond souci des personnes restera l'une des marques reconnues de la personnalité de Robert Dreyfus.

De Metz à Bruxelles

A son retour de captivité, il retrouve sa femme et sa fille dans le centre de la France la veille de Chavouot (mi-mai) 1945. Après quelque repos, il reprend pour un temps, le 1^{er} juillet 1945, ses fonctions à Haguenau. Le climat y est à la désolation : « Près de la moitié de mes amis, de mes élèves n'étaient pas revenus ». Il ne reste en fonction que quelques mois. Le 1^{er} décembre de la même année, il gagne Metz (Lorraine), pour y occuper la charge d'adjoint du grand rabbin de la Moselle, Nathan Netter. Il devient officiellement rabbin de Thionville (Moselle) avec siège à Metz, mais remplit pour l'essentiel des fonctions d'enseignement au Talmud Thora de cette ville et d'aumônier de la jeunesse, en remplacement d'un collègue déporté. « Il sera parmi les premiers rabbins à partir en excursion avec les jeunes en culottes courtes, partageant leurs activités »¹⁴. Il sera notamment la cheville ouvrière d'un camp des Éclaireurs israélites à Aïn Kerzouza, dans la région d'Ifrane au Maroc, en juillet-août 1947. De vives divergences avec le rabbin Netter, nées dès le début de son travail à Metz, l'amènent à envisager de quitter l'Alsace pour Genève ou Paris, voire pour le Maroc¹⁵. Il posera en fin de compte avec succès sa candidature au poste de rabbin de la Communauté israélite de Bruxelles.

Maïmonide, groupées d'après plusieurs études, par le rabbin Robert Dreyfus. À l'occasion des 750 ans de la mort de Maïmonide (14 janvier 1955), (dactylographié, 24 pages, photocopie).

¹⁴ Grand rabbin Max Warschawski, *Le grand rabbin Robert Dreyfus*, dans *Les rabbins d'Alsace* (site Internet) et *Liaisons* n° 20 (Metz), p. 72.

¹⁵ Musée Juif de Belgique, papiers Robert Dreyfus.

Robert Dreyfus prend sa charge comme chef spirituel du judaïsme de la capitale belge le 15 août 1948, succédant à David Berman, décédé en 1947 au terme d'un ministère de vingt-quatre années.

C'est une communauté meurtrie et qui peine à reprendre son souffle après les ravages matériels et moraux de la guerre qu'il découvre. Il entame dès lors une action aussi décidée que caractérisée par une discrétion remarquable, dont il continuera à faire preuve lors de son grand rabbinat. Notamment en multipliant les contacts personnels, d'initiative ou à la demande des familles¹⁶. Lui rendant hommage en 1978, Raymond Abrahams déclarait : « Les initiés, certains de ceux qui étaient aux alentours des organisations juives, avaient souvent connaissance de vos actions ; mais vous veilliez à ce que la grosse masse l'ignorât, parce que vous estimiez que par la discrétion on arrive souvent à des résultats beaucoup plus efficaces »¹⁷. Cette réserve, dont le volume réduit de ses archives personnelles constitue un autre témoignage, n'est pas faite pour aider l'historien à lui rendre justice.

A titre de grand rabbin et vu son « activité sociale très importante » dans la communauté de Bruxelles, il est proposé par Paul Philippson¹⁸ à la cooptation au conseil d'administration de l'Aide aux Israélites Victimes de la Guerre (AIVG, futur Service social juif), l'organisme pluraliste en charge de la reconstruction sociale de la communauté juive ravagée¹⁹. Il se montrera assidu et actif à toutes ses réunions jusqu'à la veille de son retour en France en 1955. « Tout, absolument tout, était à refaire, à reconstruire », note-t-il en 1994. Le problème le plus grave, le plus émouvant, était celui des enfants ! Il fallait les récupérer [auprès des familles qui les

¹⁶ Dans un message du 11 octobre 1948, il s'offre à rencontrer personnellement tout membre de la communauté qui le souhaiterait. Il y souligne encore qu'il lui apparaît « comme [son] devoir primordial de développer et de consolider l'enseignement religieux ». Archives du Consistoire central israélite de Belgique (CCIB), papiers Robert Dreyfus.

¹⁷ *Le départ du Grand Rabbin*, dans *Kehilatenou*, 1978.

¹⁸ Procès verbal de la réunion du Conseil d'administration de l'AIVG, 21 décembre 1948 et 25 janvier 2002.

¹⁹ Sur l'AIVG, voir l'ouvrage de Catherine Massange : *Bâtir le lendemain. L'Aide aux Israélites Victimes de la Guerre et le Service social juif de 1944 à nos jours*, Bruxelles, Didier Devillez, 2002.

avaient cachés sous l'Occupation] et, pour ceux dont les parents ne sont pas revenus, nous avons créé les homes, dirigés par des hommes et des femmes admirables... »²⁰. Il se verra confier le soin de trouver des familles susceptibles d'assurer la tutelle d'un certain nombre de ces enfants. Dans ce travail collectif, où les sensibilités politiques se font quelquefois vivement sentir, Robert Dreyfus ne perd pas de vue ses priorités. Ainsi, au home de Boitsfort, « je trouvais que les cours d'éducation juive n'étaient pas assez poussés. Je voulais qu'on en donne davantage, quitte à le faire moi-même. Ce sont les communistes qui m'ont soutenu, les sionistes estimant que l'histoire du mouvement sioniste est quelque chose de plus important à raconter à des enfants traumatisés par la perte de leurs parents »²¹. Son franc-parler n'est pas sans provoquer quelquefois de vives réactions²².

La Centrale d'Œuvres sociales juives

L'évolution de la situation, notamment financière, de la communauté juive explique la nécessité de plus en plus évidente de mettre en place une institution centralisatrice de collecte au niveau belge. L'American Joint Distribution Committee (couramment appelé « le Joint »), restreignit en effet progressivement ses générosités. Simultanément, outre l'AIVG, des institutions tels le home de vieillards (futur Heureux Séjour), ou l'École israélite de Bruxelles (fondée par Seligman Beer Bamberger) ne manquaient pas de souligner leurs besoins financiers. Dès octobre 1946, Max Ansbacher, directeur de l'AIVG, avait tiré la sonnette d'alarme sur l'urgence de trouver des solutions concrètes au niveau belge. Tout un travail de rapprochement des institutions pressenties comme partenaires potentiels d'une collecte unifiée est entamé au début des années cinquante par Paul Philippson et Robert Dreyfus. C'est en

²⁰ *50 ans de Service social juif*, Bruxelles, Service social juif, 1994.

²¹ *Ibid.* Pour le débat au sein de l'AIVG sur les principes de l'éducation dans les homes et la position de Dreyfus, voir notamment le procès verbal de la réunion du conseil d'administration du 16 novembre 1949.

²² Voir la lettre de Kate Mendel, représentante du Joint, à Paul Philippson (21 janvier 1949) à propos d'un sermon critique sur l'éducation dispensée dans les homes lors de la Bar Mitsva d'enfants issus de ceux-ci. Musée juif de Belgique, papiers Robert Dreyfus.

fin de compte suite à une mission décisive d'information de ce dernier et à son invitation que différentes institutions sociales de la capitale seront invitées à une réunion au Café de l'Horloge, porte de Namur, le 18 juin 1952, date de la « réunion constitutive du Fonds Social Juif »²³.

Le grand rabbin de Bruxelles va dès lors jouer un rôle majeur, avec Max Gottschalk et ultérieurement Jean Bloch, dans la mise sur pied de la Centrale d'Œuvres sociales juives²⁴. Il est membre de son conseil d'administration ainsi que de son comité de direction dès la mi-juillet 1952. Premier président de la Centrale, Max Gottschalk lui témoignera ultérieurement sa reconnaissance : « La persévérance du rabbin Dreyfus et son talent de persuasion eurent raison de toutes les hésitations et le 14 juillet 1952 [date de l'assemblée générale constitutive] voyait le couronnement de ses efforts. Depuis lors, il n'a cessé de donner de sa personne pour assurer le succès de la Centrale. Il a entrepris seul ou avec l'un ou l'autre sympathisant de la Centrale des dizaines de démarches. Le succès rencontré jusqu'ici par notre institution lui est dû pour une large part »²⁵. « Grâce à son enthousiasme, il parvint à convaincre les hésitants, et la Centrale devint le 9 août 1952 [date de publication de ses statuts au Moniteur belge] une réalité »²⁶.

Le 16 février 1955, il annonce sa démission du poste de grand rabbin de la capitale (dont l'intention datait de septembre 1954 au moins²⁷), qui est effective au 1^{er} mars, et en étonna plus d'un. Son ultime sermon engage les fidèles à « rebâtir le Temple ». « La synagogue est abandonnée, la communauté juive est réduite à des

²³ À cette date, Robert Dreyfus, outre ses responsabilités au sein de la Communauté de Bruxelles et à l'AIVG, est aussi administrateur de la Maison de Retraite pour Vieillards (futur Heureux Séjour), de la Société israélite d'Assistance antituberculeuse (SIAA), ainsi que de la section belge de l'ORT (initiales du russe pour Organisation pour la Propagation du Travail [parmi les Juifs]).

²⁴ Sur la naissance de la Centrale, et la place qu'y a tenue Robert Dreyfus, on lira dans ces *Cahiers* l'étude approfondie de Catherine Massange : *La création de la Centrale d'Œuvres sociales juives ou comment animer une conscience sociale*.

²⁵ Max Gottschalk, dans *La Centrale* n° 8, 1955, pp. 3-4.

²⁶ Hommage non signé, dans *La Centrale* n° 26, 1958, p. 14.

²⁷ Centrale d'Œuvres sociales juives, procès verbal de la réunion du comité de direction, 16 septembre 1954.

associations paranationalistes et philanthropiques [...] et cependant autrefois, dans les communautés de notre enfance, la synagogue tenait une place centrale dans la vie des juifs ». Déjouant le déracinement dû à la persécution, l'assimilation de la réalité synagogale à un fait clérical et l'attraction de centres culturels extérieurs, « il faut reconstruire le Temple ; il faut rétablir une communauté, une *Kehila* englobant les activités les plus multiples pour que son lieu de réunion, sa maison du peuple, sa maison de prière, d'études, la Synagogue en un mot, attirent les Juifs qui – j'en suis persuadé – se laisseront reprendre par le mysticisme de leurs pères; par leur foi atavique ils reconstruiront une vie spirituelle qui les élèvera, et leur permettra d'aider à lutter contre le matérialisme et son manque d'âme »²⁸.

A l'appel du Consistoire israélite de Moselle, il regagne Metz pour prendre la succession du grand rabbin Netter. « Il saura donner une vitalité nouvelle, appréciée par les communautés consistoriales, comme par les oratoires des Juifs immigrés. Comme porte-parole du judaïsme lorrain, il est le représentant auprès des autorités civiles et militaires, et intervient avec succès en faveur des réfugiés, ainsi que pour l'intégration des Juifs d'Afrique du Nord, qui lui en sauront gré et lui garderont une reconnaissance durable »²⁹.

Grand rabbin de Belgique

Le 29 juin 1963, il entre en charge comme grand rabbin de Belgique (le poste était vacant depuis la retraite, le 1^{er} août 1957, suivi du départ pour Israël, de Salomon Ullman) et inspecteur des cours de religion israélite dans les établissements d'enseignement public.

On se contentera ici de relever, sans aucune prétention à l'exhaustivité, quelques aspects de l'action de Robert Dreyfus au cours de ces quinze années d'activité à la tête du judaïsme belge.

Bien sûr, conformément aux exigences de sa fonction, le grand rabbin assume, sous la haute autorité du Consistoire central

²⁸ *La Centrale* n° 8, 1955, pp. 5 et 16.

²⁹ Grand rabbin Max Warschawski, *Le grand rabbin Robert Dreyfus*, dans *Les rabbins d'Alsace* (site Internet) et *Liaisons* n° 20 (Metz), p. 72.

israélite de Belgique, le contrôle du culte israélite dans le royaume et de l'enseignement religieux dans les communautés reconnues. Il reçoit, sous le sceau d'une totale discrétion, des personnes à titre individuel ou des dirigeants d'œuvres ou d'organisations qui lui font part de leurs problèmes. Il prend position dans les délicates questions de conversions et de kashrout. Il entretient des contacts avec des dirigeants juifs non belges, participe à des réunions rabbiniques internationales, multiplie sermons, conférences et billets dans la presse communautaire. Il accomplit nombre de tâches protocolaires, notamment commémoratives.

L'enseignement religieux constitue à ses yeux une priorité. Robert Dreyfus « a œuvré », retiendra-t-on, « afin que l'enseignement religieux soit assuré à la demande des parents dans toutes les écoles fréquentées par des enfants juifs »³⁰.

Sous son impulsion, l'Association consistoriale pour la Promotion de l'Enseignement religieux israélite en Belgique, association sans but lucratif créée en 1960 et financée par des dons individuels bénévoles pour accorder des indemnités à certains professeurs et financer l'achat de matériel didactique, se met en œuvre³¹.

Le grand rabbin dirige d'emblée une équipe de près de vingt-cinq professeurs de religion, œuvrant dans des établissements tant primaires que moyens, normaux, techniques ou commerciaux, relevant de l'État ou des communes, répartis dans tout le pays. A quoi viennent s'ajouter les trois écoles confessionnelles d'Anvers (Jesode-Hatora-Beth Jacob et Tachkemoni) et de Bruxelles (Athénée Maïmonide). Il entretient des contacts personnels réguliers avec ses enseignants.

Dès 1964, il entame avec ses professeurs un travail en vue de mettre au point un programme susceptible d'être soumis aux services compétents du ministère, initiative prolongée l'année suivante par la création d'une commission consistoriale³². Il établit un fichier afin de suivre de manière personnalisée les élèves du cours

³⁰ Raymond Cahen, dans *Kehilatenou* n° 453, 2002, p. 6.

³¹ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Compte rendu de la conférence pédagogique du 25 juin 1964*.

³² Ce document verra le jour en 1969 sous le titre *Religion et morale israélites. Programme*, Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, s.d.

de religion³³. Il veille au recrutement de professeurs, ainsi qu'à pourvoir les enseignants et leurs élèves en matériel didactique et ouvrages pédagogiques³⁴. Bon an mal an, c'est entre 60 et 80 établissements d'enseignement qu'il inspecte.

Il est nommé en 1967, avec les inspecteurs de religion des autres confessions, au sein d'une commission chargée par le ministre de l'Éducation nationale d'établir un programme d'éducation civique. Il formulera dans ce contexte l'approche proprement juive d'un problème présenté comme européen et né des séquelles de la guerre³⁵.

En 1964, quelque 2000 enfants juifs bénéficient à Anvers d'un cours de religion israélite, contre 650 seulement à Bruxelles, ce qui nécessite un gros investissement de forces dans cette dernière région. « Nous envisageons de donner des cours d'instruction religieuse aux quatre athénées relevant de l'Administration de la Ville de Bruxelles pour la prochaine année scolaire et nous espérons que, petit à petit, nous parviendrons à assurer cet enseignement dans toutes les écoles communales de Bruxelles-Ville et Agglomération et, peut-être aussi du pays », note t-il dans son rapport de 1967-68. La progression est notoire au fil des ans, si bien qu'il peut constater en 1971 que : « Le nombre d'implantations [des cours de religion dans les écoles publiques] a passé de 61 en 1963 à 93 en 1971 et le nombre de nos professeurs, pour la même période, de 20 à 32 »³⁶. En 1975 encore, il en appelle aux parents, leur rappelant qu'à la demande des parents d'un seul élève, un cours peut-être institué dans un établissement. Et ce dans tous les établissements scolaires relevant de l'État, des provinces et des communes. Et de constater qu'au cours de la décennie écoulée, le

³³ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Rapports d'activité du Grand Rabbin Dreyfus, Inspecteur de l'enseignement moyen et normal auprès du Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture pour l'année scolaire 1963-1964... 1969-1970*.

³⁴ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, Lettre du 23 octobre 1964.

³⁵ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Commission Élaboration du programme d'éducation civique pour l'enseignement secondaire, Document n° 4 (10 mai 1967), Ministère de l'Éducation nationale et de la Culture, Organisation des Études 033/261/20 Inspection /5124/4, 6^{me} partie*.

³⁶ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Le rôle du Consistoire central israélite de Belgique*, s.d. (1971).

nombre d'implantations des cours de religion israélite dans les écoles officielles a doublé, en dépit des difficultés de recrutement, des traitements insuffisants et des horaires souvent chaotiques des enseignants, dont il loue par ailleurs l'idéalisme et le dévouement³⁷.

En janvier 1971, il n'hésitera pas à appeler les Juifs à « répondre à l'invite que nous lance l'Agence Juive pour Israël » et à donner « notre adhésion au Mouvement Sioniste et au programme que les délégués du peuple juif ont établi à Jérusalem en 1968 »³⁸.

Le grand-rabbinat de Robert Dreyfus fut aussi marqué par une intervention de la plus haute autorité spirituelle du judaïsme belge dans une question symboliquement essentielle pour ce dernier. Entre le 13 avril 1965 et le 6 juin 1974, les sociétés protectrices des animaux réussirent à faire présenter par les gouvernements successifs non moins de quatre projets de loi de nature à faire régler par le pouvoir exécutif les modalités de l'abattage des animaux, en ce compris la *shkhita* (abattage rituel juif). Elles entendaient faire évoluer la loi du 22 mars 1929 (suivi de l'Arrêté Royal du 28 juin de la même année) relative à la protection des animaux, à l'occasion de laquelle déjà s'était livré un rude combat. Celui-ci s'était achevé par la reconnaissance, en application de la liberté de culte reconnue par la Constitution belge, du droit à la *shkhita*, dès lors soustraite à toute initiative réglementaire gouvernementale. Alors que le Sénat s'était déjà prononcé et que les associations criaient victoire, Robert Dreyfus et Raymond Abrahams, ce dernier en sa qualité de conseiller juridique du Consistoire, se mobilisent. Se fondant sur les archives de 1926 et armés de toute la documentation disponible en fait de législation comparée et de rapports d'experts, ils produisent un plaidoyer circonstancié en vue d'exonérer la pratique juive traditionnelle du caractère cruel qu'on lui impute. La loi Gillet-Mathieu du 2 juillet 1975 leur donnera raison en reconduisant la disposition préservant la *shkhita* des initiatives de l'exécutif. Ce qui ne marque qu'une pose dans la confrontation. Au cours des années suivantes, les sociétés contre la cruauté envers les animaux ne se

³⁷ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Message du grand rabbin de Belgique Robert Dreyfus*, 23.7.1975.

³⁸ *La Tribune sioniste* n° 402, 12 janvier 1971.

tiendront pas pour satisfaites, n'ayant de cesse de relancer des initiatives de nature à confier à l'exécutif la possibilité de disposer par simple arrêté, notamment en matière d'abattage rituel. La loi fera l'objet de travaux en commission pendant neuf ans...³⁹

Le sort dramatique des Juifs d'URSS candidats à l'émigration constituera également une préoccupation de Robert Dreyfus. Il est contacté par certains d'entre eux ou a connaissance de leur dossier. Il agira au mieux de leurs intérêts. C'est ainsi, par exemple, qu'il visite en mai 1973 le camp de transit de Schönau, près de Vienne (Suisse), où sont regroupés 250 émigrants d'URSS. La visite « l'a fortement impressionné »⁴⁰. En septembre 1972, en même temps que le cardinal Suenens, primat de Belgique, et le président du Synode protestant, il adresse une lettre à l'ambassadeur d'URSS en Belgique, dénonçant le caractère contraire tant aux valeurs universelles qu'à la Constitution soviétique des obstacles mis à l'émigration de citoyens de l'URSS vers Israël⁴¹. Ces lettres demeurèrent sans réponse. Une autre initiative a plus de succès. Suite à un entretien entre le grand rabbin et l'ambassadeur Sobolev le 27 juin 1973, une famille d'universitaires, les Schapira, de Belgorod, obtiendra son visa, après avoir essuyé non moins de sept refus⁴². Le grand rabbin intervient encore, en septembre 1973, auprès du ministre des Affaires étrangères Renaat Van Elslande pour que la délégation belge à la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe mette à son agenda le problème des Juifs d'URSS, ce qu'il obtiendra⁴³. En janvier 1975, il intervient auprès du consul d'URSS en faveur de Mikhaïl Stern, Alexandre Feldman et Mikhaïl Leviev, condamnés les deux premiers à l'internement en camp et le troisième à la peine capitale⁴⁴. Il réagira par télégramme

³⁹ Raymond Abrahams, *Alertes au Consistoire pour la Shehita*, dans *La Centrale* n° 228, 1984, pp. 27-28.

⁴⁰ Archives du CCIB, Papiers Robert Dreyfus, *Rapport de Monsieur le Grand Rabbin de Belgique pour l'année 5733 (1972-1973)*.

⁴¹ Archives du CCIB, Papiers Robert Dreyfus, Lettre du 27 septembre 1972.

⁴² Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus, *Rapport de Monsieur le Grand Rabbin de Belgique pour l'année 5733 [1972-1973]*.

⁴³ *Ibid.* Archives du CCIB, Papiers Robert Dreyfus, Lettre du 14 septembre 1973 et réponse du ministre le 30 octobre.

⁴⁴ Archives du CCIB, Papiers Robert Dreyfus, Lettre du 9 janvier 1975.

à l'intervention policière à la synagogue de Moscou à Pessach (29 mars) 1975⁴⁵.

Robert Dreyfus se devait par ailleurs d'être attentif au vent nouveau qui soufflait sur les relations judéo-chrétiennes. Le concile Vatican II (1962-1965) permit en effet notamment la concrétisation, dans le milieu catholique, d'une prise de conscience du caractère moralement inacceptable et théologiquement erroné de ce que Jules Isaac avait qualifié d'« enseignement du mépris » à l'endroit du judaïsme. S'adressant aux Juifs de Belgique en octobre 1964⁴⁶, le grand rabbin se félicitait en particulier de la volonté d'œcuménisme dont témoignaient les pères conciliaires : « La réunification de toutes les églises chrétiennes constituera - à nos yeux - une étape importante vers l'universalité messianique à laquelle Israël aspire de toute sa foi en les promesses divines dont il est le dépositaire ». Soulignant que les peuples de tradition monothéiste ont intégré nombre des exigences éthiques des prophètes d'Israël, il impute aux « faiblesses inhérentes à la nature humaine » qu'ils ne soient pas arrivés « à un amour réciproque, générateur de paix parmi les hommes ». S'il concède que les Juifs pourraient difficilement oublier les violences endurées dans le passé, il constate que l'Église catholique « s'apprête à rechercher un universalisme humain ». Le revirement de l'attitude de la religion fille ne saurait rester sans réponse : « Il va de soi qu'une mère ne repousse jamais l'amour que sa fille lui témoigne et lui rendra cet amour dont elle ne s'était jamais départie ».

Ce message s'inscrit dans un contexte belge bien précis. Lorsque, quelques mois auparavant, le cardinal primat de Belgique Joseph Suenens avait invité une délégation juive au palais épiscopal pour ce qui devait être la première en date des Conversations de Malines, le 23 mars 1964, le grand rabbin de Belgique ne manqua pas d'y participer activement, en compagnie de Paul Philippson (président du Consistoire central israélite de Belgique), du général Ernest Wiener (ex-président), de Marc Kahlenberg et Roger Lévi

⁴⁵ Archives du CCIB, papiers Robert Dreyfus.

⁴⁶ Message de M. R. Dreyfus, grand rabbin de Belgique, dans *La Centrale*, n° 80, octobre 1964, pp. 283-285.

(respectivement rabbin et président de la Communauté israélite de Bruxelles) et de Jean Bloch. A l'issue de l'entretien, la partie juive dit sa conviction d'avoir vécu un événement historique. Elle rendit la politesse au cardinal le 30 juin de la même année et le grand rabbin fit au primate les honneurs d'une visite de la synagogue de Bruxelles. A une question impromptue de Marc Kahlenberg, souhaitant savoir si l'Église tenait toujours le peuple juif pour déicide, le cardinal répondit que ce n'était pas les Juifs, mais les péchés des hommes qui avaient tué le Christ. Deux autres réunions se tinrent encore à Malines, les 29 juin 1965 et 22 mars 1967. Le 23 septembre 1970, le grand rabbin Dreyfus présentait le cardinal Suenens à la tribune du B'nai B'rith au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, pour une conférence placée sous les auspices du Consistoire. Les médias soulignèrent à l'envi la signification de l'événement.

Autre manifestation du climat nouveau, à haute teneur symbolique pour le judaïsme belge: l'inauguration, le 17 novembre 1977 par le cardinal-archevêque de Malines-Bruxelles, en présence du grand rabbin de Belgique et d'une assistance nombreuse, d'une plaque de bronze apposée dans la chapelle du Saint-Sacrement de la cathédrale Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles, réhabilitant les martyrs juifs victimes, en 1370, d'une accusation calomnieuse de profanation d'hosties. La cérémonie marquait l'aboutissement d'une initiative lancée dès le 5 juin 1968, à la cathédrale même, lors d'une réunion à laquelle participaient monseigneur Vanden Berghe (doyen), le professeur Luc Dequeker et Robert Dreyfus⁴⁷.

Le grand rabbin Robert Dreyfus prit sa retraite le 31 août 1978 (le cardinal Suenens donna à cette occasion une réception en son honneur...) et, la même année, avec son épouse, s'installa en Israël. Il est décédé à Jérusalem le 12 avril 2002. Avec lui disparaissait une personnalité dont on vantait l'humanité. Évoquant sa mémoire, le grand rabbin Albert Guigui déclarait : « C'était un homme gentil et très droit. On peut dire que ses deux soucis étaient d'une part de rendre service, et de l'autre de représenter dignement sa communauté et son judaïsme, qu'il n'admettait pas de voir mis en

⁴⁷ Voir *Contacts interconfessionnels, Chrétiens et Juifs en Belgique*, Brepols, 1985, pp. 45-48.

infériorité par rapport aux autres cultes. Il a largement contribué à la reconstruction d'un judaïsme belge décimé, à l'avenir duquel il croyait... »⁴⁸.

Le grand rabbin Robert Dreyfus était le père de trois filles : Dina, Esther et Judith. Il était le doyen des vingt-cinq rabbins français installés en Israël.

Sources :

Fondation de la Mémoire contemporaine, dossier biographique ; Consistoire central israélite de Belgique, dossier personnel ; Communauté israélite de Bruxelles, dossier personnel ; Musée juif de Belgique, dossier personnel ; *La Centrale* n° 68 (1963), p. 167 ; n° 69 (1963), pp. 214-215 ; témoignage oral d'Albert Kirsch(enbaum), juillet 2002.

⁴⁸ Entretien avec l'auteur, août 2002.